

appuyé les mesures les plus propres à favoriser les progrès et le développement du pays.

Enfin, au dire de l'honorable monsieur, le premier ministre est un homme remarquable par sa largeur de vues, en un mot, c'est l'homme de la situation. On ne saurait mieux décrire en peu de mots la puissance intellectuelle, l'esprit de progrès d'un homme d'Etat :

En outre, soit comme simple ministre, soit comme chef du Cabinet, il a toujours travaillé à resserrer les liens qui nous unissent à notre chère mère-patrie.

Et c'est là ce qui aurait dû rendre sa personne sacrée aux yeux de ces patriotes qui sont toujours prêts à arborer le drapeau.

Venons-en, M. l'Orateur, à un discours prononcé par l'honorable ministre, dans une autre circonstance. Mais j'oubliais de dire que l'opinion émise par l'honorable monsieur, touchant la capacité et l'habileté du premier ministre remonte au sept décembre 1895. Or, un mois avant cela, le quinze novembre 1895, dans un discours prononcé à Smith's Falls, il faisait déjà la même profession de foi, car d'après le journal *Mail-Empire*, il faisait les plus vifs éloges de sir Mackenzie Bowell :

Dont la réputation d'intégrité et de capacité au bout de dix-sept années d'administration d'un des ministères les plus importants de l'Etat, ne donne pas la moindre prise à la critique. Il abonde dans le sens de M. Foster et de M. Haggart, et traduit en ridicule les bruits touchant les dissensions dans le Cabinet.

Il ne se contente pas simplement de dire comme ses collègues, que le Cabinet est uni, mais d'après le rapport des journaux, il tourne en ridicule les rumeurs de dissensions dans le Cabinet. M. l'Orateur, nous venons de voir l'honorable monsieur faisant retentir bien haut l'éloge du premier ministre ; nous allons le voir maintenant entraînant l'auditoire à sa suite, quand il déclare que c'est l'accusation la plus absurde du monde, de prétendre que dans l'heureuse famille du Cabinet il règne autre chose que la concorde, l'union fraternelle dans le sens le plus absolu :

Quand le temps sera venu, dit-il, nos adversaires s'apercevront que, bien loin d'être divisés, nous sommes plus unis que jamais : et que nous remporterons la victoire non seulement dans les comtés où nous avons l'habitude de triompher, mais encore dans ceux où jusqu'ici la victoire avait déserté nos drapeaux.

C'est bien là une prophétie. Les élections générales sont encore à venir, mais nous avons eu quelques élections partielles, et la prophétie ne s'est guère réalisée.

Ecoutons maintenant M. Foster, parlant à Smith's Falls, le quinze novembre :

En lisant dernièrement les journaux libéraux, dit l'orateur, j'en étais venu à la conclusion que le vieux et puissant parti conservateur, en dehors d'Ottawa, était divisé, démoralisé, réduit aux abois, mais c'est un véritable soulagement pour moi d'apprendre que tel n'est point le cas, au moins pour Smith's Falls ; je suis heureux de rencontrer ici les débris de la grande et vieille armée, d'y retrouver l'enthousiasme d's anciens jours, et de savoir que tout ce que j'ai vu dans la presse libérale n'est qu'un tissu de mensonges.

M. Foster poursuit :

J'ai un autre motif de me féliciter d'être venu. Peut-être avez-vous appris, par les journaux écrits que le Cabinet d'Ottawa était divisé et démoralisé. Mais, grâce à vous, je suis maintenant rassuré sur l'état de santé du parti conservateur en dehors d'Ottawa ; et ma présence ici, aujourd'hui, ainsi que celle de mes deux collègues, organes de leurs collègues absents, est une preuve victorieuse que le parti libéral-conservateur, aujourd'hui comme autrefois, est d'accord sur toutes les mesures politiques, sans l'ombre même d'un dissentiment.

“ Sans l'ombre même d'un dissentiment ” “ d'accord, aujourd'hui comme autrefois ”. Et en se servant de ce langage, l'honorable ministre, dont la parole devrait être acceptée partout, savait ou, je présume, devait savoir, d'après les révélations faites à la Chambre, que l'un de ses collègues du Cabinet croyait un de ses collègues assez bas, assez vil, pour écrire des lettres anonymes, dans le but de lui nuire politiquement. S'il l'ignorait, nous avons entendu déclarer ici même qu'un de ses collègues dans le Cabinet avait tenté d'amener un autre collègue à lui prêter main-forte pour chasser un membre du Cabinet.

Mais, M. l'Orateur, nous savons davantage, et nous le tenons de la bouche même du premier ministre du pays, un homme qu'ils ont fort bien pu accuser d'incapacité, mais qu'ils n'ont pas encore osé accuser d'avoir manqué de véracité. Et qu'a-t-il dit ? Au cours du discours, qu'il a prononcé au Sénat, donnant des explications sur un paragraphe de la déclaration lue en chambre par le ministre des Finances, le premier ministre dit :

Je m'abstiendrai de commentaires sur cette assertion.

C'est-à-dire, la pétition des ministres disant qu'ils lui étaient loyaux.

Je pourrais, toutefois, caractériser cette allégation en tout autres termes que ceux dont on s'est servi pour la couvrir sur le papier. Une autre allégation est qu'ils ont eu plusieurs entretiens avec moi, dans le but de me presser d'introduire de nouveaux éléments de force et de puissance dans le personnel du Cabinet. Cela est parfaitement vrai. Mais y a-t-il un seul mot dans toutes ces phrases qui pût vous porter à croire, après tous les bruits qui ont couru dans le pays, que c'est le chef du Cabinet qu'on voulait décapiter, plutôt que d'autres membres du même Cabinet ?

Quelle union dans cette heureuse famille !

Il est vrai qu'ils eurent avec moi plusieurs entretiens au cours desquels ils me signalèrent la nécessité d'introduire dans le Cabinet les éléments de force nécessaires à tout gouvernement, proposition à laquelle j'étais parfaitement disposé à me rallier ; et durant ces entretiens, ils glissèrent certaines insinuations visant certains membres du Cabinet, qui, à leur avis, devaient sortir du ministère.

Et cependant, les honorables ministres sont venus affirmer à la face du pays que l'harmonie, la paix et l'union régnaient dans leurs rangs. Le premier ministre continue :

Ce n'était certainement pas d'eux-mêmes qu'ils entendaient parler ; car, à les entendre, on pourrait supposer, que toute la sagesse s'était concentrée dans leurs crânes. Mais il y en avait d'autres qu'ils ne tenaient pas en si haute estime ; et s'ils n'eussent laissé entendre que j'étais un de ceux-là, je me serais effacé, mais je ne l'ai appris que deux jours après l'ouverture du parlement. Je n'entre dans ces explications, que pour faire voir jusqu'à quel point ils avaient à cœur de rendre le Cabinet puissant.

Il semble presque incroyablement, en présence des événements accomplis, que le gouvernement se soit abaissé à un tel point que des membres du Cabinet ayant accès auprès de Son Excellence ; que des ministres, dis-je, faisant partie de son Conseil soient venus à la tribune populaire du pays faire de telles déclarations, sachant parfaitement tous les faits qui nous ont été révélés par le premier ministre, dans sa déclaration au Sénat.

Relisons le document qui vient d'être présenté à la Chambre aujourd'hui même, document qui donne le démenti à celui que les honorables ministres ont présenté l'autre jour, et que voyons-nous ? La raison alléguée par ce dernier document, est qu'il y